



# Écrit sur du vent

Written on the wind  
de Douglas Sirk

## Fiche technique

USA - 1956 - 1h40

Couleur

Réalisateur :

**Douglas Sirk**

Scénario :

**George Zuckerman**

d'après le roman de **Robert Wilder**

Photo :

**Russell Metty**

Musique :

**Frank Skinner**

**Joseph Gershenson**

Interprètes :

**Rock Hudson**

(Mitch)

**Lauren Bacall**

(Lucy)

**Robert Stack**

(Kyle Hadley)

**Dorothy Malone**

(Marylee)



## Résumé

Kyle Hadley, fils d'un magnat du pétrole, s'éprend de Lucy, une publiciste rencontrée à New York. Il l'emmène à Miami, à bord de son avion personnel et l'épouse le soir même.

Lucy n'est pas dupe de l'aisance affichée par Kyle et se rend compte de sa fragilité. Une fois à Hardley Town, au Texas, le couple connaît une vie d'enfer. Kyle, persuadé d'être impuissant (son union avec Lucy est stérile jusqu'à ce jour) se remet à boire....

## Critique

Si Douglas Sirk vaut d'être regardé bien autrement que comme un habile faiseur de mélodrames, c'est sans doute d'abord par le plaisir évident qu'il prend à jongler avec les stéréotypes narratifs que ce genre réclame, sans que l'aspect ludique de sa manière vienne remettre en question le pathétique appuyé des situations. A cet égard **Written on the wind** est un superbe exercice de style, une excellente démonstration de cet art si rare qui consiste à "respecter avec irrespect".

Plusieurs figures y soutiennent le va-et-vient des indices garantissant le style

**L E F R A N C E**

[www.abc-lefrance.com](http://www.abc-lefrance.com)

mélodramatique : Kyle (Robert Stack), parfait modèle du fils-à-papa-héritier-d'un-vaste-empire-industriel, à la recherche de racines affectives, son épouse Lucy (Lauren Bacall) dont l'équilibre va devoir se sacrifier à ses angoisses, son alcoolisme et son manque d'une présence paternelle ; son ami d'enfance Mitch (Rock Hudson), solide fils de fermier égaré dans les artifices de la haute bourgeoisie, amoureux de Lucy mais courtisé par Marylee (Dorothy Malone), la propre sœur de Kyle, image hollywoodienne du mal (le Mal de l'idéologie chrétienne reconverti dans le pathologique d'une nouvelle idéologie, vaguement psychanalytique). La mise en place est effectuée dès les premiers plans - dès le générique, en fait, qui se superpose à la mort de Kyle dont le film, opérant en *flash-back*, s'emploiera à expliciter le caractère irrémédiable. Les personnages sont d'emblée enfermés dans leur destin - il n'y aura plus qu'à brouiller pour le spectateur les pistes qui devront conduire au point de chute indiqué : ce revolver, par exemple, qui revient de façon obsessionnelle, manipulé, dissimulé, redécouvert grâce à un jeu de cache-cache inutile puisqu'on sait bien qu'il finira par tenir son rôle.

**Written on the wind** recense les thèmes les plus chers de Douglas Sirk. Mitch est le seul à pouvoir revendiquer un ancrage social et affectif ; les autres protagonistes errent gauchement dans une quête d'identité : à travers le désir d'enfant qu'éprouve Kyle, dans l'amour sans espoir que porte Marylee à Mitch, dans l'intégration d'un univers familial clos que tente Lucy. La démesure de leurs passions renvoie toujours les personnages sirkien à cette notion centrale de déracinement - dont on sait combien la vie même de Sirk, du Danemark jusqu'en Allemagne, des USA jusqu'en Suisse, en fournit l'illustration. Lauren Bacall, dans le rôle de la Femme - majusculée -, de la féminité, acceptant pour un temps de se limiter à l'idéal

middle-class d'un foyer heureux, catalyse les réactions troubles des deux hommes, et la jalousie de Marylee. Le mâle vacille - dans ses principes moraux (Mitch) ou dans son corps même (Kyle). Le récit débute (la première scène du *flash-back*), sur l'irruption du désir masculin (les jambes de Lauren Bacall - l'entrée de Rock Hudson - le premier croisement de regard) et s'achève sur la mort du désir féminin (Dorothy Malone caressant la forme phallique de la maquette d'un derrick). Entre ces deux repères essentiels, le film déroule le cheminement des situations dans un fatalisme où c'est le désir lui-même qui se referme comme un piège. Le mélodrame se découvre ainsi une définition originale : il devient l'enchaînement inéluctable des passions qui conduit de la naissance d'un désir d'homme à la mort d'un désir de femme...

Sirk juge le mélodrame autant qu'il s'en amuse. Ce n'est plus, comme sur le mode classique, les contradictions entre les pulsions qui sont mélodramatiques, mais la passion en soi. Le mélodrame procède donc plus d'une lecture névrotique du désir que d'une opposition de celui-ci à des contraintes extérieures. Aucun sentiment n'est ici pleinement assumé. Chacun à sa manière, les personnages de **Written on the wind** sont des impuissants, incapables de s'affirmer et d'affirmer leur amour pour autant qu'ils sont justement coupés de leur identité. C'est là une des grandes obsessions sirkien que cette impossibilité de ne cerner d'une personnalité que ses reflets les plus extérieurs. Sirk est à l'opposé du psychologisme analytique. A la limite, le fatalisme n'est qu'une facilité, le résultat de ce refus d'analyser (car il y a autant refus qu'impuissance), ce qui lui ôte la dimension mystique qui transpire habituellement de la notion de Destin. Si la fantasmagorie religieuse est absente ici, alors qu'on la rencontre au premier degré dans tant d'autres films de Sirk, c'est qu'elle n'est qu'un lieu parmi d'autres où l'oubli trouve à se

réaliser : elle est remplacée par les mécanismes analogues de l'alcoolisme, de la névrose, de l'ordre bourgeois. Les personnages de Sirk ont les dieux qu'ils méritent, qu'ils se forgent eux-mêmes. Le mélodrame est moins dans les rapports des individus entre eux que dans la façon dont ils se prennent en charge, théâtralisant leurs contradictions intérieures. Car ils ne cessent de se mettre en scène, de se donner en représentation : l'arrogance de Kyle courtisant Lucy, les mines de Marylee rêvassant au bord de la rivière de son enfance, Lucy singeant l'épouse fidèle... Le pathétique est tout entier inscrit dans cette incapacité d'accéder au langage, cette dépossession de l'expression orale des sentiments à laquelle seul Mitch échappe dès qu'il se replace dans le milieu qui l'a nourri, qu'il se retrouve avec son père. C'est ainsi, autour de ce seul enjeu du langage que s'organise, s'amplifie ou se résout toute souffrance humaine.

Alain Schmitz  
*Cinématographe n°73 - Décembre 1981*

La presse du cœur presse les cœurs comme des éponges. "Atout Cœur", "Rêves", "Confidences", "Nous Deux", "Intimité" : pour trente francs, six heures de lecture arrosée de vos larmes, mesdemoiselles. L'orpheline, recueillie par son parrain, modeste pêcheur sur un rocher breton, contre lequel viennent se briser les lames de la Manche en furie, a été remarquée par Norbert de la Globule, le fils du château, qu'on appelle M. Norbert dans le pays. Douce idylle. Voilà le film que financerait M. Del Duca s'il était aussi avisé producteur qu'il est éditeur avisé. Il y a dans cette fameuse presse du cœur un certain style, un certain ton que je regrette de ne pas retrouver plus souvent au cinéma dans les œuvres mineures. Un bon mélo, bien filmé par un cinéaste n'ayant pas peur des paroxysmes, serait finalement plus proche de Balzac que le **Crime et**

**Châtiment** de Charles Spaak ne l'est de Dostoïevski.

Tout cela m'amène à **Written on the Wind (Écrit sur du vent)** qui représente ce que l'on a fait de mieux dans cette direction car plastiquement autant qu'intellectuellement nous tenons là l'équivalent exact d'un très bon "roman-photos", en couleurs.

Robert Stack, fils alcoolique d'un richissime magnat des pétroles et son ami d'enfance Rock Hudson, homme de confiance de son père, font la connaissance de Laureen Bacall secrétaire prestigieuse. Stack épouse Lauren Bacall qui le guérit de ses complexes d'infériorité et l'empêche de boire. La sœur de Stack, Dorothy Malone est une nymphomane, amoureuse sans espoir du probe, du droit, du parfait Rock Hudson, amoureux lui-même, on le savait, de Lauren Bacall, épouse de son meilleur ami.

Robert Stack, dont l'organisme est intoxiqué par l'alcool, apprend par son toubib qu'il est partiellement impuissant ou plus exactement stérile par intermittences. C'est pourquoi, le soir où Lauren Bacall lui annoncera qu'elle attend un heureux événement, il se croira bafoué par son meilleur ami, encouragé dans ses soupçons par sa perfide sœurlette de plus en plus échauffée à mesure qu'avance le film. Bagarres, coups de revolver, courses haletantes dans la nuit, bouteilles bues et puis cassées, en définitive Stack se tue lui-même par accident, le vieux truc de la confusion à la faveur du désarmement. La belle Dorothy rachètera ses dix ans de débauche en expliquant la vérité au tribunal, en sorte que Rock Hudson et Lauren Bacall, jolie veuve en vérité, puissent filer le parfait amour.

Douglas Sirk, qui est un homme tout ce qu'il y a de malin, nous montre, pour terminer, Dorothy Malone, la nymphomane, sanglée dans un tailleur des plus stricts, assise à la place de feu son père, caressant de ses doigts menus un petiterrick de pétrole en or, symbole de ses nouvelles préoccupations : l'or noir jailli-

ra (et non plus le sperme) mais Œdipe sera toujours là !

Douglas Sirk n'est pas le premier venu. Ce Danois, né avec le siècle à Skagen, s'adonna à la mise en scène théâtrale à Berlin. Il tourna des films en Allemagne, en Espagne et en Australie avant de gagner Hollywood où il se fit la main avec d'excellents petits films que les cinéphiles parisiens connaissent bien : **Summer Storm (L'aveu)**, **Lured (Des filles disparaissent)**, **Sleep my love (L'homme aux lunettes d'écaille)**, **Shockproof (Jenny, femme marquée)**, **Thunder on the hill (Tempête sur la colline)**, **Mystery Submarine (Le sous-marin mystérieux)** et **Captain Lightfoot (Capitaine Mystère)**. Tous ses films, dont aucun n'atteint à la virtuosité de celui-ci, ont cependant les mêmes qualités de netteté, de fantaisie. Voilà du cinéma qui n'a pas honte d'en être, du cinéma sans complexe, sans bavures, de la belle ouvrage. Mais c'est plastiquement que **Written on the wind** mérite qu'on s'y arrête ; les vieux critiques ont souvent déclaré : "Il y aura de bons films en couleurs quand les peintres s'en mêleront." Quelle ânerie ! La qualité de la couleur au cinéma n'a aucun rapport ni avec le goût des peintres ni même avec le bon goût. On voit ici Robert Stack dans la pénombre d'une chambre *bleue* s'élançant dans un couloir *rouge* et s'engouffrer dans un taxi *jaune* qui le dépose devant un avion *acier*. Toutes ces teintes sont vives, franches, vernies, laquées à faire hurler n'importe quel peintre, mais ce sont les couleurs du <sup>xx<sup>ème</sup></sup> siècle, celles de l'Amérique, les couleurs de la civilisation du luxe, des couleurs industrielles qui nous rappellent que nous vivons à l'âge des matières plastiques.

A l'amateur de films qui ne voit chaque année que les quinze ou vingt chefs-d'œuvre incontestables, je ne recommande pas **Written on the wind** dont la naïveté feinte ou non et la sottise le heurteront, par contre le cinémane forcené, celui qui pardonne beaucoup à

Hollywood parce que les films y sont plus vivants, sortira de là, ravi, ébloui, satisfait pour une soirée, en attendant la prochaine bonne comédie conjugale.

François Truffaut  
*Les films de ma vie*  
Champs Contre-Champs

## Le réalisateur

Né à Hambourg de parents danois, Detlef Sierck étudie le droit, la philosophie et l'histoire de l'art (sous la direction d'Erwin Panofsky) dans les universités allemandes. Il publie en 1922 une traduction des *Sonnets* de Shakespeare. Ses mises en scène à Hambourg, puis à Chemnitz, le placent au premier rang des créateurs du théâtre germanique. Se démarquant de l'expressionnisme en vogue, il s'illustre dans le *Kammerspiele* et les drames psychologiques chers à l'école d'Otto Brahm et Leopold Jessner. De 1923 à 1929, directeur artistique du Schauspielhaus de Brême, il met en scène Sophocle, Shakespeare, Strindberg, Kleist, Brecht, Pirandello... Au Altes Theater de Leipzig, il monte plusieurs spectacles «engagés», notamment *Der Silbersee* de Kaiser et Kurt Weill (1933), qui sont violemment attaqués par la presse nazie. Grâce au succès de *La Nuit des rois* à Berlin, il est alors engagé par la maison de production U.F.A., pour laquelle il tourne sept films, dont **Zu netten Ufem (Paramatta, baigne de femmes)** et **La Habanera**, deux mélodrames exotiques avec Zarah Leander. Fin 1937, il parvient à fuir l'Allemagne et s'installe en Californie. Il doit attendre 1942 pour pouvoir entamer une seconde carrière, sous le nom de Douglas Sirk, dans le cadre de productions indépendantes. En 1950, il entre aux studios Universal où il ne réalisera pas moins de vingt et un films, jusqu'à **Imitation of life (Le**

**mirage de la vie**, 1958).

À Hollywood, cet intellectuel qui s'est épris de sa nouvelle patrie à travers les romans d'Henry James et William Faulkner se voit proposer plus fréquemment des best-sellers populaires que de grandes œuvres littéraires. Pourtant, il s'insère avec aisance dans la tradition américaine du mélodrame. Son expérience de la scène, sa profonde connaissance de Shakespeare et des tragiques grecs l'incitent à restructurer un genre dans lequel la rigueur de la psychologie et des situations fait trop souvent défaut. À un personnage témoin stable, rassurant, auquel peut s'identifier le public, il oppose une ou plusieurs figures de désaxés au comportement irrationnel : qu'ils soient consumés par des passions excessives, torturés par quelque secret obsessionnel, voués à dilapider leur énergie dans des entreprises suicidaires, ces héros sont les rois sans couronne des sociétés décadentes. Au hasard capricieux qui commande les péripéties du *soap-opera*, le cinéaste substitue la trajectoire irréversible d'une intrigue scellée dès l'exposition : il n'est plus dès lors de circonstances fortuites, tout accident fait partie d'un enchaînement inéluctable, toute crise résulte d'une transgression initiale dont le coupable devra tôt ou tard payer le tribut.

Il est aussi l'un des rares professionnels hollywoodiens à se passionner pour les prolongements métaphysiques de ses sujets. De **Summer Storm** (L'aveu, 1944) à **The first legion** (La Première Légion, 1950), le jeu complexe du libre-arbitre et de la fatalité lui inspire de singuliers paradoxes. Si ses créatures sont jetées dans une action prédéterminée, elles ne sauraient être tenues pour irresponsables, elles demeurent libres de conjurer les forces des ténèbres ou de s'y abandonner dans une ivresse vertigineuse. La fascination de la mort peut même s'élever à l'*amor fati* comme dans **Written on the Wind** (Écrit sur du vent, 1956) ou **Tamished angels** (La ronde

de l'aube, 1957). L'ironie tragique de ces deux films paroxystiques - qui prophétisent la faillite du rêve américain - imprègne, à des degrés divers, des œuvres moins flamboyantes, mais tout aussi contrôlées, comme **A scandal in Paris** (1945), **Shockproof** (Jenny, femme marquée, 1948), **Magnificent obsession** (Le secret magnifique, 1953), **All that heaven allows** (Tout ce que le Ciel permet, 1955) ou **A time to love and a time to die** (Le temps d'aimer et le temps de mourir, 1957).

Convaincu que l'art est incapable d'atteindre la réalité dans son essence, le cinéaste récuse le naturalisme. Il lui préfère la vérité détournée de l'artifice et de la stylisation, de la parabole ou de la métaphore. De la vie, le cinéma ne peut capter que des reflets mouvants : pour Sirk, il est trompe-l'œil, jeu d'ombres et de lumières, miroir d'un univers illusoire et promis à la destruction, **Imitation of life** selon le titre américain de son film testamentaire.

*Encyclopædia Universalis*

## Filmographie

En Allemagne	
<b>April, April</b>	1935
<b>Das Mädchen vom Moorhof</b>	
<b>Stützen der Gesellschaft</b>	
<b>Das Hofkonzert</b>	1935-36
Version française : La chanson du souvenir	
<b>Schlussakkord</b>	1936
<b>La Habanera</b>	1937
<b>Liebling der Matrosen</b>	
<b>Zu netten Ufem</b>	
Paramatta, baigne de femmes	
Aux Etats-Unis	
<b>Hitler's Madman</b>	1943
<b>De Summer Storm</b>	1944
L'aveu	
<b>A scandal in Paris</b>	1946
<b>Lured</b>	1947
Des filles disparaissent	
<b>Sleep, my love</b>	1948
L'homme aux lunettes d'écaille	

## Shockproof

Jenny, femme marquée  
**Mystery submarine** 1949

Le sous-marin mystérieux  
**The first legion** 1951

La première légion  
**Thunder on the hill** 1951

Tempête sur la colline  
**The lady Pays Off**

**Week-end with father**

**No room for the groom** 1952  
**Has anybody seen my gal ?**

Qui donc a vu ma belle ?  
**Meet me at the fair**

**Take me to town** 1953  
**All I desire**

**Taza, son of Cochise** 1954  
**Magnificent obsession**

Le secret magnifique  
**Sign of the Pagan**

Le signe du Païen  
**Capitaine Lightfoot** 1955

Capitaine Mystère  
**All that Heaven allows**

Tout ce que le Ciel permet  
**There's always tomorrow** 1956

**Written on the wind**

Écrit sur du vent  
**Battle hymn** 1957

Les ailes de l'espérance  
**Interlude**

Les amants de Salzbourg  
**The tarnished angels**

La ronde de l'aube  
**A time to love and a time to die** 1958

Le temps d'aimer et le temps de mourir  
**Imitation of life** 1959

Le mirage de la vie  
En Allemagne

**Sprich zu Mir Wie der Regen** 1975  
**Sylvesternacht** 1977

**Bourbon Streets Blues**

## Documents disponibles au France

Positif n°183/184 - Juillet/Août 1976  
Positif n°259  
Cahiers du Cinéma n°69 - Mars 1957  
Cahiers du Cinéma n°329  
Dossier de presse